## Mali - février mars 2007

Le thé sans la menthe, c'est comme une parole sans signification.

(Proverbe malien)

Arrivée nocturne à Bamako. Taxi et négociation. Pourri mais ça roule. On dira la même chose de chaque véhicule. Bamako étrangement calme. C'est la nuit mais quand même, c'est l'Afrique! Première nuit dans une maison occupée par des étudiants en archi venus de Paris.

Lundi matin, ça cogne dur et il est encore tôt. Les rues sont un peu plus animées que la veille, poussiéreuses, jonchées de détritus, pleines d'enfants, de moutons, de chèvres, de vendeurs de tout, d'ateliers pour mobylettes et vélos... bref des rues africaines. Passage obligé par le marché: couleur des fruits et légumes, des tissus, odeurs fortes voire nauséabondes, de pourriture, poissons, viandes, épices, merde... mélange complexe plutôt écoeurant. Des bouchers qui élèvent des mouches, des volaillers qui égorgent et plument en direct, des articles aussi étranges que variés, des frappeurs de tissus qui martèlent sans répit à l'aide de maillets géants, imprimant un rythme musical et un effet brillant sur la toile amidonnée (ils façonnent le basin), le marché est un endroit très animé.

L'après-midi le bus part presque à l'heure, un double miracle. Qu'il soit presque à l'heure, certes c'est étonnant, mais qu'il démarre et parvienne à rouler relève de l'exploit. On l'aurait envoyé à la casse pour moins que ça. Sièges défoncés, chaleur étouffante, arrêts incessants pendant la première demi-heure, une tradition pour charger les derniers passagers, quelques marchandises, faire le plein de gasoil, dire bonjour à quelques potes en passant, et filer quelques biftons aux fonctionnaires de police qui barrent la route on ne sait pas trop bien pourquoi (si ce n'est pour toucher ces commissions occultes). L'un des barrages nous retient deux heures en pleine nuit. Afin d'assurer la sécurité du président malien Amadou Toumani Touréqui dit ATT doit emprunter une des seules routes goudronnées du pays pour rejoindre son QG bamakois, et tous les véhicules sont priés de cesser de rouler jusqu'à nouvel ordre. Un convoi d'une trentaine de 4 x 4 passe en trombe laissant derrière eux un énorme nuage de poussière et une autorisation à reprendre une vie normale. Arrivée à Mopti à l'aube, avec 6 heures de retard sur l'horaire annoncé mais seulement 4 sur l'horaire prévisible.

Balade dans Mopti, ruelles, marché couvert, rues commerçantes, bruyantes et périlleuses où le piéton compte pour du beurre face aux voitures motos et mobylettes. Un point commun avec Marseille, mais là c'est pire, c'est vous dire. Les gamins nous suivent, espérant nous soutirer quelque chose en échange d'une information que nous n'avons pas demandée ou juste parce que les toubabous ont les poches pleines de bonbons et de stylos, c'est bien connu.

En bordure du fleuve Niger, c'est l'effervescence, surtout autour d'une petite anse faisant office de port. Vente de poissons, de calebasses géantes, de blocs de sel venus du Sahara, de tissus, d'ingrédients pour cuisiner... Les gargotes servent des petits déjeuners au café pour nous et des assiettes de riz pour les autres. Les pinasses embarquent marchandises et voyageurs, les pirogues ramènent le poisson de la pêche, ou font office de taxi pour traverser le fleuve. Après un excellent repas malien, nous embarquons sur une pinasse pour quatre jours de navigation sur le Niger, direction Tombouctou.



Immense serpent d'eau traversant le Mali sur 1700 km. venant de Guinée<sup>1</sup> et coulant vers la Nigéria où il se jette dans l'Atlantique, il offre dans son delta intérieur la vie à un million de personnes<sup>2</sup>. Transport de marchandises, commerce, transport de personnes, abreuvoir pour le bétail, garde manger pour les oiseaux, habitat des hippopotames, paradis pour ornithologues, zone de pêche, irrigation pour l'agriculture, salle de bain, machine à laver, lave vaisselle, eau à tout faire, eau providentielle. Sans lui, tout disparaît, villages, habitants, animaux, végétation, tout. Et malheureusement c'est ce qui pourrait arriver un jour. Quand on voit la bête déversant quelques 6 000 m3 secondes, ça paraît improbable, et pourtant le niveau baisse, les bancs de sable augmentent, le désert avance. Les prévisions sont pessimistes, il y a moins d'eau dans le delta, la crue dure moins longtemps, l'eau monte moins haut et se retire plus rapidement qu'avant, l'inondation couvre donc une superficie moindre de sol cultivable ou pâturable. A ces changements sans doute liés aux réchauffement climatique, s'ajoute les problèmes liés à la pollution du fleuve par un rejet massif de déchets et d'eaux usées notamment au niveau des villes telles Bamako.

Pour l'instant, la vie est là et bien là. Sur l'eau, de nombreuses pirogues mues à la perche, à la force des bras, luttant souvent contre un vent violent. Niché à l'avant, un homme lance et ramène inlassablement un filet rond lesté sur le pourtour, et piégeant le poisson dans une poche quand il le remonte. Sur les berges,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Il prend sa source près des monts de Loma, à la frontière de la Sierra Leone et de la Guinées

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Au Mali, entre Djenné, Mopti et Tombouctou, s'étend une vaste zone inondable : le delta intérieur du fleuve Niger qui s'étend sur environ 35 000 km2

d'autres pêcheurs relèvent lentement de grands filets disposés en arc de cercle au milieu du fleuve, formant une immense poche qui se resserre et ramène le poisson sur la plage. Il n'y a plus qu'à se pencher pour ramasser les bestioles argentées.



Le fleuve est ponctué de nombreux villages, parfois simples hameaux de quelques cabanes, parfois une concession unique, le plus généralement un groupe de maisons en terre, souvent abîmées par les fortes pluies de l'été et les vents qui courent sur le fleuve, soulevant du sable, érodant les murs. Sur les berges devant les villages, les femmes lavent le linge, la vaisselle, parfois font leur toilette. On croise des éleveurs guidant les troupeaux vers des pâtures naturelles, vers l'eau pour s'abreuver, ou sur l'autre rive du fleuve qu'ils traversent ensemble à la nage ou à pied selon la profondeur.

L'accostage dans un village et la petite visite qui s'en suit donne lieu à des scènes de cris, à des bousculades, à des rassemblements d'enfants, à une visite sous escorte de dizaines de gamins curieux, intéressés par un hypothétique cadeau, excités par l'objectif, attrapant nos mains pour nous accompagner, répétant les chansons que Joséphine leur apprend, hurlant, applaudissant sur demande, créant une liesse éphémère dans des endroits habituellement très calmes. Dans ce contexte, prendre des photos relève souvent de l'exploit car il y en a toujours pour se planter devant l'objectif au mauvais moment tandis que les autres se jettent sur l'écran de l'appareil pour voir la photo. Et avant de repartir, quand on veut remercier les enfants de leur enthousiasme, le partage d'un sachet de dattes devient une distribution de rations de survie pour une population affamée après une catastrophe humanitaire. Donner à une personne engendre des jalousies, mais distribuer à tout le monde provoque des émeutes. Conclusion, on ne donne plus rien à personne, sauf quelques noix de Kola au chef du village et à ses vieux potes en signe de respect.



Dans cette région du delta intérieur, des milliers d'oiseaux trouvent un habitat propice et une nourriture abondante. Hérons cendrés et pourprés, aigrettes garzette et gardebœuf, hirondelle de fenêtre, busards de roseaux, milans royaux, ibis noir, échasses blanche, martin-pêcheurs, vanneaux, sternes, bécasseaux ou chevaliers pour ceux que j'ai pu identifier. Les hippopotames font également partie de la faune locale. Nous en croisâmes quatre ou cinq fois, paressant sur un banc de sable, en couple ou en groupe. L'animal est paisible, ressemble à une roche à laquelle s'accroche deux petites oreilles et de grosses narines roses. Mais il faut garder ses distances pour éviter d'énerver le pachyderme qui retournerait la pinasse sans trop d'effort s'il se sentait menacé.

La journée, nos activités se limitent à attendre l'heure du déjeuner merveilleusement préparé par Véloré, cuisinière et capitaine du bord, en papotant, siestant, dessinant, lisant, écrivant, admirant ou photographiant. Autant dire que tout ceci est très fatiguant.

Le soir, nous plantons la tente sur la plage, la terre craquelée ou les dunes, principalement pour se prémunir des moustiques. Le vent tombe en même temps que le soleil, les pinasses cessent de naviguer, les habitants regagnent leurs villages, le bruit des moteurs cesse, de rares pirogues glissent encore de manière fantomatique, les oiseaux se taisent, le clapotis disparaît. Quelques rires d'enfants, de la musique au loin, sinon rien, le ciel, les constellations, la lune éclatante et le calme.



Le goudron s'arrête à Tombouctou, après commence le grand désert, le Sahara.

Les rues sont couvertes de sable, le vent soulève beaucoup de poussière, la vie tourne au ralentie sous la chaleur de l'après-midi, une musique malienne flotte dans l'air, quelques véhicules passent, quelques Tombouctiens résistent encore à l'appel de la sieste et déambulent avec un pot sur la tête, un âne, un vieux pneu de mobylette en guise de cerceau, un bidon d'eau... Mais la plupart des gens sont assis à l'ombre et sirotent le thé en attendant un peu de « fraîcheur ».

Matin et fin de journée sont beaucoup plus animés et propices aux activités. Les courses au marché pour les femmes, la restauration de la grande mosquée pour les hommes, le foot pour les gosses, la visite de la ville pour nous.



Nous en faisons le tour en suivant l'itinéraire touristique composé d'une vingtaine de centres d'intérêts : mosquées, maisons d'anciens explorateurs, marché central, cimetière, écoles coraniques... Les enfants nous tentent parfois de nous guider, abandonnent pour d'autres touristes plus généreux, jouent au foot et aux billes dans les ruelles. La ville est paisible, la chaleur monte doucement, puis tièdement, puis chaudement, puis le vent se lève, le vent soulève le sable, et la chaleur continue son ascension, et nous finissons notre visite sur la terrasse abritée d'un bouiboui. d'après-midi consacrée à l'exploration Tombouctou extra-muros, au milieu des dunes, des huttes, des enfants footballeurs sur terrains difformes, des tentes touaregs et des sacs plastiques volant qui finissent leur course dans les épineux. Quelques centaines de mètres suffisent pour trouver une belle dune, se planter au sommet, regarder au loin et imaginer le même paysage s'étendant ainsi sur des centaines de kilomètres. Plein nord, Une quinzaine de jours de marche plein nord, dans le sable et nous pourrions découvrir la cité de Taoudenni où est récolté le sel depuis des centaines d'années.

Journée passionnante de transit entre Tombouctou et Douentza, puis vers le début de notre périple au pays Dogon.

Lever vers 4h00 pour être les premiers au bac qui permet de traverser le Niger. Un 4x4 chèrement négocié à coup de mini crise diplomatique tombouctienne où l'ensemble des chauffeurs avait reçu la consigne de fixer un prix toubab sous la houlette du gars qui nous héberge, Bastos le salle gosse. Bref, c'est un chauffeur de Bastos qui nous conduit à l'embarcadère vers 4h30, où deux voitures font

déjà la queue. Vers 6h30, embarquement de tous les véhicules chargés à bloc, les pick-up embarquent une quantité impressionnante de bagages et marchandises, bien tassés par un nombre hallucinant de voyageurs. Tout cela ressemble à un boat people. Après quelques manœuvres incompréhensibles, la barge nous conduit au bout d'une demi-heure sur l'autre rive un peu en aval. Nous embarquons cinq costauds dans le coffre, plus un autre sur le toit (l'apprenti) et le tout-terrain s'élance à fond de cinquième sur la piste défoncée. Le paysage est spectaculaire : une savane à perte de vue, des arbrisseaux disséminés dans le paysage, de l'herbe jaunie ou brûlée par le soleil, des ânes, des troupeaux de biquettes, quelques hameaux perdus et cette piste rouge défoncée qui n'en finit pas d'être gondolée. Quatre heures plus tard, sans encombres mais assommés par le bruit et les vibrations, nous atteignons Douentza.



A Douentza, l'aventure malienne continue puisque le guide réservé par les filles nous fait faux bond, ayant profité d'une meilleure opportunité avec un tour opérateur. Et le guide remplaçant qu'il a délogé nous propose de nouvelles conditions. Nouvelle mini crise diplomatique pour négocier et lâcher quelques CFA en plus, rien de méchant mais le sport national est un peu lassant et prend beaucoup de temps.

En fin d'après-midi, nous embarquons dans un autre 4x4 en compagnie d'Amadou, le fameux guide, direction le pays Dogon.

Pays hallucinant et dépaysement garanti. Savant mélange de savane, de brousse, de falaises, plateaux et surtout d'étonnants villages nichés sur les plateaux, accrochés aux falaises ou posés dans la plaine. Se percher dans de tels endroits - abrupts, escarpés et inaccessibles - relève de prouesses techniques et d'une volonté immense. Mais qu'est-ce qui poussa les premiers habitants à se nicher dans pareils endroits? Mais c'est l'envahisseur bien sûr! Rendre l'accès impossible, au moins très difficile, pouvoir surveiller et prévenir une éventuelle intrusion ennemi. Les villages Dogons sont de petites forteresses accrochées en position verticale. Le revers de la l'aménagement est complexe, la culture y est difficile et l'approvisionnement en eau nécessite de nombreux allerretour vers la plaine, même si quelques sources coulent parfois de la montagne et que la saison des pluies amène également de l'eau.

Mais les principales ressources se trouvent en bas. Avec la disparition des conflits et autres invasions, les habitants commencent à descendre, quittant leurs nids d'hirondelles pour construire des maisons sur les pentes. Aujourd'hui, la tendance consiste donc à quitter les falaises pour s'installer à l'horizontal, dans la plaine, et rendre la vie plus aisée (construction des maisons, corvée d'eau, agriculture, commerce, déplacement...). Mais tout ceci se fait lentement et les villages perchés comptent encore de nombreux habitants au mode de vie traditionnel.



L'intégration paysagère des villages dans leur environnement et l'harmonie qu'ont su créer les hommes avec leur milieu sont tout a fait remarquables. Forme des habitations, des greniers, des cases à palabre, matériaux utilisés, emplacement choisi, utilisation de l'espace, tout s'accorde, tout fusionne. Ces hommes ont acquis un savoir qu'ils ont su peaufiner, perfectionner, transmettre et préserver jusqu'aujourd'hui.

Une construction traditionnelle ressemble à peu près à ceci : un support (un rocher quelque soit sa forme), une assise en pierre permettant de mettre à niveau, sorte de fondation extérieure, des branches pour former un « plancher » puis une construction en banco (mélange terre paille amélioré) avec insertion de bois pour consolider le tout. Le toit est en terrasse pour les maisons, en chapeau pointu de paille pour les greniers. Les formes sont circulaires ou rectangulaires, mais très douces, les arêtes façonnées à la main sont arrondies créant un ensemble très homogène, esthétique et équilibré.



Les Dogons sont animistes ou musulmans. On trouve donc dans certains villages des mosquées ou des éléments liés à la religion animiste. La pierre sacrificielle, les huttes pour femmes réglées ou les abris pour statuettes sont les plus visibles. On trouve aussi dans chaque village, la case à palabre, ou les vieux et le chef du village se retrouvent chaque jour pour passer le temps, discuter, régler des conflits et mâchouiller des graines de kola. L'abri sert aussi de palais de justice. Les cases à palabre ont une architecture singulière puisqu'un ensemble de piliers en pierres sèches non cimentées supportent un toit plat et très bas (le soleil rentre peu, on ne peut s'y tenir debout donc se battre facilement lors d'un règlement de conflit qui tournerait mal) composé d'un empilement très imposant de branchages, s'accumulant annuellement par couches successives.



Les principales activités. Les femmes font la cuisine, pilent le mil, portent les enfants sur le dos, font le marché, puisent et transportent l'eau, font la lessive... Les hommes s'occupent des constructions et de l'agriculture. Mais en cette saison sèche et chaude, on voit surtout les femmes occupées tandis que les hommes se terrent à l'ombre pour discuter ou flemmasser. Quelques-uns travaillent quand même. Parmi eux nous croisons des artisans appartenant à la famille des forgerons et fabriquant des objets en bois tels masques et portes dogons sculptées. D'autres artisans tissent le coton.

D'autres encore sur certaines zones « privilégiées » pratiquent le maraîchage grâce à la présence providentielle de mares d'eau. La fin de l'hiver correspond à la saison de l'oignon. On trouve aussi du tabac et des salades. Spectacle étonnant de parcelles verdoyantes dans un univers très aride, avec des hommes, femmes et enfants courant dans tous les sens, portant bidon et énormes calebasse pleines d'eau qu'ils viennent déverser sur les culture. La saison du mil et du sorgo, principales céréales et cultures de la région, correspond à la saison des pluies qui débutera au moi de juin.



Les plus gros villages disposent d'une école voire d'un collège, disons de classes de niveau collège. Le matin, nous croisons beaucoup d'enfants qui nous saluent et essayent de récupérer stylos, cahier, bonbons, cadeaux... Un coup d'œil sur les cahiers et quelques échanges avec les enfants sont très instructifs. Le niveau d'enseignement dispensé par les instituteurs en français est au-dessus de leur capacité de compréhension; problème dû à la langue et à un niveau de difficultés mal adapté aux enfants. Les élèves recopient bêtement des cours magistraux et des exercices sans doute corrigés par le maître, sans qu'ils en comprennent le dixième du quart. Les bâtiments sont assez récents, issus d'un programme d'éducation de l'ancien président ; initiative louable qui a apparemment omis la formation des enseignants. Mais c'est un début. Le matériel scolaire se limite souvent à un cahier et un stylo par enfant, et la décoration de la classe est réduite à la portion congrue, c'est-à-dire des murs nus ornés de quelques dessins faits à la craie.

Notre rythme. Levés avec le soleil, nous marchons jusqu'à midi, pause dans un village pour manger, visiter et siester jusqu'à 15h00 quand la chaleur devient supportable. Vers 17h00, fin de balade et escale au village où nous passons la nuit dans une sorte d'auberge, sur les toit terrasse, à la belle étoile.



Le quatrième jour, marche de seize kilomètres vers Sangha, petit bled où nous comptons trouver un taxi pour entamer notre retour vers Bamako. Seize kilomètres sous le cagnard, quasiment une promenade de santé. A Sangha nous trinquons à ce petit périple vraiment incroyable. Goût amer de nos boissons quand nous voyons passer sous nos yeux incrédules quatre femmes pieds nus et portant chacune un de nos sacs sur leur tête. Ces femmes que nous saluâmes ce matin en partant, pensant qu'elles habitaient l'auberge et nous disaient au revoir. Ces femmes qui marchaient derrière nous, sous de même cagnard avec entre quinze et vingt kilogrammes sur la tête, sans chaussure, qui à peine arrivées retournent au village où d'autres tâches les attendent.

Nous pensions voir arriver un âne tirant une charrette avec nos sacs. Sûr que si on nous avait prévenus, les sacs seraient restés sur nos dos. Mais il paraît que le portage est une tradition qui s'apprend dès le plus jeune âge et fait parti des pratiques courantes et normales, alors dans ce cas... D'ailleurs, le parcours escarpé que nous suivîmes aujourd'hui est régulièrement emprunté par des femmes se rendant au marché hebdomadaire de Sangha, chargés de produits à vendre à l'aller et de provisions au retour. Donc pas la peine de crier au scandale car nous n'allons pas révolutionner le pays Dogon avec nos considérations et indignation sur la condition des femmes. C'est comme ça, on ne fait que passer, on découvre et on essaye de comprendre sans trop déranger.

C'est quand même le genre de questions qui revient fréquemment à l'esprit quand on voyage.

Voyager c'est s'enrichir aux contact d'autres populations, de cultures différentes, de situations inattendues, d'images inoubliables, qu'elles soient belles ou dures. Pour se faire on se translate tel qu'on a été éduqué, avec nos idées, nos habitudes et sans doute quelques préjugés, dans un autre pays.

Nous devenons alors les spectateurs d'une pièce qui se joue avec des règles que nous maîtrisons peu voire pas du tout. Nous pouvons parfois y participer en essayant de respecter ces règles, s'en amuser, s'en offusquer, vouloir les changer, les contourner. Dans ce cas, nous apprenons, nous gagnons, perdons, échangeons, abandonnons, persévérons, acceptons. Parfois, nous pouvons faire évoluer la règle si les améliorations proposées conviennent aux intéressés (c'est le cas par exemple dans le cas de projets de coopérations et développement). Mais souvent, et c'est le cas qui pose un problème de conscience ou de moral, nous en sommes les simples témoins quand les règles sont trop complexes ou trop différentes des nôtres. Témoin, spectateur, voyeur, la limite est difficile à cerner. Nous voulons voir, savoir comment ça se passe, comment vivent ces gens, quelles sont leurs traditions, quelle est leur histoire. Mais le pays Dogon est tellement éloigné de tout ce qu'on a l'habitude de vivre et le décalage entre nous est si grand que nous sommes dans un musée vivant à ciel ouvert où le temps semble figé depuis de centaines d'années, dans une sorte de réserve où l'on sauvegarde des espèces devenues rares.



Nous passons avec un guide qui nous explique, la communication directe est quasiment réduite à néant, nous ne leur apportons rien si ce n'est l'achat de quelques objets, une nuit passée dans un village qui enrichira la seule personne déjà en mesure d'accueillir des touristes. Nous souhaitons prendre des photos mais donner quelque chose en échange nous pose un cas de conscience. Eux nous tolèrent plus ou moins bien, s'amusent de notre passage, nous trouvent gênant ou voudraient pouvoir en profiter plus.

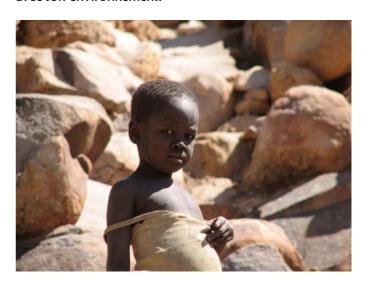
Quel est l'impact de notre passage, de l'ensemble des passages de tous les touristes sur ces populations laissées longtemps à l'écart des autres civilisations? Ils nous voient souvent comme des portes-monnaies, portant des vêtements en bon état, appareil photos, lunettes de soleil, enduits de crème solaire, des touristes aux poches remplies de cadeaux et d'argent qui pourraient leur faciliter la vie sans faire beaucoup d'efforts. L'autochtone va-t-il simplement nous prendre comme une petit jeu et puis c'est tout, comme une nouvelle manne à exploiter en proposant des nouveaux services, en modifiante ses activités. L'autochtone va-t-il nous voir comme un extraterrestre ou découvrira-t-il de nouveaux besoins complètement inutiles et farfelus. Quelle légitimité avonsnous parmi ces populations? Je crois qu'il y a beaucoup à méditer et que chacun doit se poser ce genre de questions s'il ne veut pas provoquer des catastrophes.



Dans l'absolu, j'aimerai que le contact avec les occidentaux apporte quelques améliorations dans

certaines tâches de la vie quotidienne afin de faciliter un travail et des acticités rendues pénibles par leur nécessité (boire, manger) et l'énergie qu'il faut déployer pour les réaliser (marcher des kilomètres, puiser de l'eau, piler le grain, préparer la cuisine et recommencer inlassablement toute la journée, tous les jours, toute la vie) – mais sans pour autant que ces améliorations n'entraînent de trop grand bouleversements, un changement de comportement radical, une cascade de nouveau besoins, qui feraient perdre à ces populations leur culture et leurs tradition basées sur des transmissions de savoirs depuis des générations.

C'est sans doute l'isolement qui a permis de maintenir une telle authenticité, une telle force dans la tradition. Alors, n'allons pas tout bouleverser en apportant nos trucs d'occidentaux. C'est pourtant ce que nous venons de faire. J'espère que ça ne suffira pas et que d'autres pourront avoir le bonheur de contempler l'homme dans ce qu'il y a de plus authentique, vivant harmonieusement avec son environnement.



Après cet incroyable périple, nous filons vers Bamako, Autre lieu, autres mœurs. Le voyage fut encore une fois mémorable par sa longueur, sa lenteur, sa longueur, sa lenteur.

Bamako, je n'en parle pas car deux jours ne m'ont pas permis d'en connaître assez pour écrire quelque chose de consistant.

La dernière anecdote de ce voyage sera cependant bamakoise. Elle est révélatrice du continent africain et des magouilles qui s'y trament, freinant son développement. Dimanche matin à 5h45, un policier en scooter non casqué fait arrêter le taxi qui nous conduit à l'aéroport. Nous décollons à sept heures. Contrôle des passeports pour la forme, tout est en règle. Dommage et ça embête monsieur l'agent qui commence donc à nous questionner sur le but de notre séjour. Voyant, billets d'avion à l'appui, que nous sommes pressés il aimerait bien ne pas nous retarder mais trouve quand même qu'entasser des bagages dans l'habitacle comme nous l'avons fait, sous prétexte que le coffre est plein, ce n'est pas très réglementaire. C'est vrai qu'au Mali on est très à cheval sur le confort et la sécurité des passagers. Jamais trop de bagages, jamais de surcharge, jamais de voyageurs entassés.

- Bon ben là vraiment va falloir aller au poste pour vérifier tout ça, sauf si peut-être c'est possible de s'arranger.

Ça va t'embête pas on avait compris. Pas trop de temps à perdre dans des négociations ou des exaspérations. On a perdu 10 minutes, 2000 CFA (3 euros), et vécu une petite expérience de corruption comme il s'en joue tous les jours par milliers avec des sommes plus ou moins importantes.



Comme dirait Pierre qui veut absolument que je parle de lui dans ce récit l'Afrique est bonne hôtesse.

Et à ce propos, saviez-vous qu'on ne ramasse pas une pierre avec un seul doigt.

Le 11 mars 2007, quelque part entre Bamako et Marseille

Quelques références pour compléter ce petit récit et parfaire votre culture malienne :

## 1 - A propos du fleuve Niger



Delta intérieur du fleuve Niger au Mali : quand la crue fait la loi : l'organisation humaine et le partage des ressources dans une zone inondable à fort contraste.

http://www.vertigo.uqam.ca/vol4no3/art5vol4no3/marielaure de noray.html

Le fleuve Niger : la mort annoncée si rien n'est fait ! <a href="http://www.aquadesign.be/news/article-5212.php">http://www.aquadesign.be/news/article-5212.php</a>

La pollution et l'ensablement du fleuve Niger inquiètent les autorités maliennes

http://eau.apinc.org/spip.php?article60

## 2 - Pays dogon

Pays Dogon, inscrit au patrimoine de l'Unesco http://whc.unesco.org/fr/list/516/

Les cabarets villageois en Pays Dogon

http://socio-anthropologie.revues.org/document399.html

Pour un développement durable et intégré du pays dogon

http://www.dimmbal.ch/

## 3 - Le Mali

Virtuellement au Mali http://www.maliweb.net/

Portail dédié au Mali http://www.afribone.com/

Portail de la presse malienne <a href="http://www.mediamali.org/">http://www.mediamali.org/</a>

Edition en-ligne du quotidien de Bamako Essor <a href="http://www.essor.gov.ml/">http://www.essor.gov.ml/</a>

Portail de la musique Malienne

http://www.mali-music.com/index.html

Ministère du Tourisme et de l'Artisanat de la République du Mali.

http://www.malitourisme.com/

